XXII:
520

OpCARD 10

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

Hom - id : 212135832

PERPUSTAKAAN NASIONAL RI.
Tanggal : 19 Maret 2012
No. Induk : 20905/PN-MUSEUM/'12
BIB - ID : 1038060
Beli / Hadiah : Ex. Museum

207 610

XXII 520

MÉMOIRE

SUR

LA CHRONOLOGIE DE L'HISTOIRE DES JAVANAIS,

ET SUR

L'ÉPOQUE DE LA FONDATION DE MADJAPAHIT;

PAR M. WALCKENAER.



PARIS.
IMPRIMERIE ROYALE.

M DCCC XLII.



EXTRAIT DES MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,

TOME XV, 1re PARTIE.

MÉMOIRE

SUR

LA CHRONOLOGIE DE L'HISTOIRE DES JAVANAIS,

ET SUR

L'ÉPOQUE DE LA FONDATION DE MADJAPAHIT[1].

J'ai déjà lu deux mémoires sur l'histoire des progrès des découvertes géographiques dans les contrées situées au sud-est et à l'est de l'Asie ou dans le MONDE MARITIME[2]. Dans ce travail, non-seulement il faut rassembler et coordonner entre elles les portions de l'histoire de l'antiquité classique, des Arabes, des Chinois, des Indous, qui peuvent se rapporter à mon sujet, mais il faut encore en fixer le sens. Les diverses contrées peu connues de la terre, ou du moins les contrées qui font l'objet de nos recherches, se trouvent désignées dans

[1] Ce mémoire n'a pas été imprimé à son rang, parce que le manuscrit avait été égaré; il a été retrouvé dans les papiers de feu M. Rémusat; il est imprimé tel qu'il a été lu à l'Académie, mais l'auteur y a ajouté à la fin un court appendice.

[2] Ces mémoires n'ont point paru, et doivent rester encore quelque temps dans les mains de l'auteur.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

les diverses langues de ces peuples sous des noms si différents qu'on ne peut en déterminer la synonymie d'après la seule nomenclature, et les descriptions semblent tellement confuses et insuffisantes, qu'il a paru presque impossible d'indiquer, même approximativement, les pays dont il est fait mention dans les auteurs. Aussi les savants qui se sont occupés de littérature orientale n'ont pas entrepris à cet égard des recherches suivies : ils ont seulement hasardé quelques conjectures ; et, pour donner par un seul exemple une idée de ces conjectures, je dirai que, dans un mémoire dont la lecture suivra celle de celui que j'ai l'honneur de soumettre à l'Académie, on verra clairement que plusieurs orientalistes ont appliqué aux îles du Japon le nom par lequel les géographes arabes désignent toujours l'extrémité orientale de l'Afrique.

Pour ces contrées la chronologie ne présente pas moins de dificultés que la géographie. Afin de parvenir plus facilement et plus sûrement à en trouver la solution, j'ai toujours pris une marche historique. En effet, une fois qu'on a bien saisi les systèmes et les idées des auteurs qui doivent nous servir de guides, et qu'on a déterminé la signification précise de quelques noms principaux, le reste résulte de l'ensemble et de l'accord du récit, ou des descriptions de ces auteurs, avec les connaissances que nous avons des pays dont il est question, par les voyageurs européens. Ces auteurs s'expliquent alors les uns par les autres, et il ne faut souvent que les analyser d'après leur ordre d'ancienneté pour les bien comprendre.

Dans le cours de ces recherches, il s'est présenté des points d'histoire et de chronologie qu'il a fallu éclaircir par des discussions particulières. Comme ces discussions auraient embarrassé l'ordre historique et fatigué l'attention, j'en ai fait

PERPUSTAKAAN NASIONAL

l'objet de mémoires particuliers. Celui que je soumets à l'Académie, sur la chronologie des Javanais et l'époque de la fondation de l'empire de *Madjapahit*, est de ce nombre.

Depuis trois cents ans il n'était question de *Java* que comme du principal entrepôt du commerce des Européens en Orient. Le voile qui couvrait l'origine du peuple qui habite cette île a été enfin levé par l'ouvrage de M. Raffles. Il nous a fait connaître les nombreux monuments de ce peuple, ses conquêtes, ses révolutions et les causes qui ont dégradé son caractère, corrompu ses institutions et presque anéanti chez lui les sciences, la littérature, les arts et l'industrie, qu'il avait portés à un assez haut degré de perfection.

Les monuments originaux de l'histoire des Javanais existent dans les anciennes chroniques, nommées *Babat*, des royaumes de *Djangala* et de *Matarem*, et dans les histoires particulières des tribus dont les chefs sont dépositaires. M. Raffles a écrit cette histoire d'après trois abrégés de ces chroniques, faites à sa prière par trois savants Javanais très-versés dans la connaissance des antiquités de leur pays. L'un de ces abrégés a été extrait d'un manuscrit attribué à Adji-Djaya-Baya. Il est dans la possession de l'empereur javanais actuel, qui réside à *Soura-Kerta*. Un second a été composé d'après divers manuscrits recueillis par Nata-Kousouma, à *Soumenap* et dans l'île *Bali*; le troisième enfin est l'ouvrage de Kiaï-Adipati-Adi-Mang'gala, régent de *Demak*. C'est ce dernier travail auquel M. Raffles, ainsi qu'il le déclare lui-même, s'est principalement attaché, parce qu'il est, dit-il mieux enchaîné et mieux suivi. C'est aussi d'après ce travail qu'il a réglé sa chronologie : nous verrons bientôt jusqu'à quel point il a eu raison d'en user ainsi.

Les divers auteurs des abrégés dont nous venons de parler

PERPUSTAKAAN NASIONAL

s'accordent assez entre eux depuis l'établissement du mahométisme dans l'île de Java, et le récit des événements depuis cette époque est assez bien suivi et assez clair; mais antérieurement c'est un amas de notions confuses, de contradictions dans les dates et dans les faits, d'événements probables et de fables absurdes, entassés sans ordre, et formant un chaos qu'il paraît impossible de débrouiller.

Il est cependant bien important pour la tâche que nous avons entreprise d'y porter la lumière.

La première chose à faire est de déterminer l'époque précise de la fondation du dernier royaume javanais, ou idolâtre, qui a précédé immédiatement le premier royaume mahométan. Ce dernier royaume est celui de *Madjapahit*, dont la capitale en ruines occupe encore dans la partie orientale de l'île un vaste espace.

Les trois auteurs javanais dont nous avons parlé diffèrent beaucoup entre eux sur l'époque de cette fondation :

Natakousouma la fixe à l'an		1158 de J. C.
Kiaï-Adipati	à	1221
Adji-Djaya-Baya	à	1301

On voit qu'il y a entre le premier et le dernier de ces auteurs une différence de cent quarante-trois ans, ou près d'un siècle et demi. M. Raffles n'a discuté aucune de ces dates, ni rendu raison d'aucune contradiction; il a seulement adopté la date de 1221, donnée par Kiaï-Adipati, parce que, ainsi qu'il l'a déclaré, c'est cet auteur qu'il a pris pour base de sa narration. Cependant les trois auteurs javanais diffèrent encore plus sur les autres époques, puisque Kiaï-Adipati place en 525 la fondation de *Mendang-Kamoulan*, qu'Adji-Djaya-Baya met

PERPUSTAKAAN NASIONAL

à l'an 1002, et Nata-Kousouma en l'an 658. De même Kiaï-Adipati met en l'an 1000 la fondation de *Padjadjaran*, placée à l'an 1200 par Adji-Djaya-Baya, et en l'an 1084 par Nata-Kou-souma.

Tâchons de voir si nous ne pourrions pas trouver quelques points de comparaison, quelque synchronisme, qui pussent éclaircir nos doutes, et nous faire trouver les causes de ces discordances.

Il y a dans les commencements de l'histoire de Java un règne remarquable, c'est celui de Kouda-Lalean. Tout s'y trouve réuni, et les premiers progrès de la civilisation, et de grands bouleversements du globe, et la fondation de plusieurs capitales. Rapportons d'abord les événements principaux de ce règne, tels que les historiens javanais, abrégés par M. Raffles, nous les racontent.

C'est sous le règne de Kouda-Lalean, en 927, que l'histoire fait mention de la première éruption volcanique produite par la montagne de *Klout*. Les îles de Sumatra, de Java, de Bali et de Sumbava, qui ne formaient qu'une seule terre, furent séparées en neuf îles distinctes, et pour que ces terres, selon les mêmes chroniques javanaises, soient de nouveau réunies, il faudra qu'il s'écoule trois mille ans.

La même année, en 927, le siége de l'empire de *Djangala* fut transféré à *Mendang-Kamoulan*.

Kouda-Lalean est aussi le premier qui introduisit la culture du riz dans *Sonda*, c'est-à-dire dans la partie occidentale de Java; le premier qui ait apprivoisé le buffle et l'ait attelé à la charrue.

Vers l'an 1084, le frère de Kouda-Lalean s'embarqua avec un parti de Javanais et se transporta dans l'île Célèbes, où il s'établit.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

Kouda-Lalean, qu'on nomme aussi Maisa-Lalean, eut un premier ministre nommé Baka, qui conçut une passion criminelle pour sa propre fille. Comme elle se refusait à ses coupables désirs, il l'emmena dans les forêts. Il avait à son service un nommé Bandong-Prakousa, qui descendait de Karan-Kalang, le dernier chef de *Brambanan*. Cet homme rechercha la fille de Baka en mariage. Le père consentit à la lui donner, à condition qu'il transporterait les temples de l'ancienne ville de *Mendang-Kamoulan* dans la nouvelle ville. Bandong-Prakousa fit alors les offrandes d'usage à *Sangar*. Il fit pénitence, et fut quarante jours sans dormir. Au milieu de la dernière nuit, lorsque son vœu était accompli, une jeune fille se leva tout endormie et se mit à battre le riz. Alors Bandong-Prakousa, croyant qu'il était jour, quitta le lieu de sa pénitence, et, trouvant que les étoiles étaient brillantes, il maudit les femmes de *Brambanan*, et souhaita qu'elles ne pussent se marier que lorsque leurs cheveux seraient gris. Cet homme fut transformé en chien, ce qui, selon les historiens javanais, signifie qu'il se mit à errer dans les forêts comme un chien. Il y rencontra la fille de Baka, et de leur union naquit un fils, qui par la suite, nouvel OEdipe, tua son père et épousa sa mère. C'est de cette union que descendent les *Kalangs*, peuple particulier qui habite encore aujourd'hui les montagnes dans les provinces de *Kendal*, de *Kali-wongou* et de *Demak*, et que l'on considère comme les habitants primitifs de l'île de Java.

Les mêmes historiens javanais font mention d'une guerre qui eut lieu entre Kouda-Lalean et son ministre Baka. Le monarque, accompagné de sa mère Tchandra-Kirana, s'était transporté à *Blora*, pour y jeter les fondations d'une nouvelle capitale, qui prit le nom de *Mendang-Kamoulan*, mais il fut bien-

PERPUSTAKAAN NASIONAL

tôt obligé de s'enfuir de ce lieu par la trahison de son ministre, qui voulut le détrôner. Kouda-Lalean se retira chez un saint solitaire jusqu'à ce que le chef de *Giling-Wesi*, nommé Praou-Tchator, ayant déclaré la guerre à Baka, fournit à Kouda-Lalean un moyen de remonter sur le trône. Kouda-Lalean réunit ses forces à celles de Praou-Tchator, défit l'armée de Baka, s'empara de sa capitale, la pilla et la réduisit en cendres. On ajoute encore que Kouda-Lalean accorda aux chefs de *Lourong-Tanga*, de *Banyou-Mas* et de *Tégal*, des secours contre les Chinois, qui s'étaient rendus intolérables par leurs exactions et par l'oppression qu'ils faisaient peser sur les peuples de cette partie de l'île. Kouda-Lalean tua le général chinois et délivra les habitants de ces districts du joug qu'on avait appesanti sur eux. Depuis ce temps les Chinois ont été dispersés dans l'île et ont cessé d'être redoutables.

Ce fut après cette victoire que Kouda-Lalean s'avança jusqu'à *Giling-Wesi*, district de la province moderne de *Soukapoure* et dans les montagnes de *Tchidamar*, dans la partie méridionale de l'île. Dans ce canton, et près du site de l'ancienne ville si souvent rappelée dans les fables mythologiques des Javanais, sous le nom de *Watou-Gounong*, il bâtit une nouvelle capitale à laquelle il donna le nom de *Padjadjaran*. Il commença en quelque sorte un nouveau règne, et prit le nom de Brovidjaya-Maisa-Tandraman. On place cet événement à l'an 1084 de l'ère javanaise[1].

Tel est le récit de ce règne mémorable, d'après les différentes chroniques javanaises qu'a fait connaître M. Raffles. On s'aperçoit facilement que cette narration est confuse et mêlée de fables absurdes. Mais l'histoire de la Chine fournit ici un moyen d'éclairer celle de Java, de démêler quelques

[1] Raffles's, *Java*, t. II, p. 79-96.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

faits, de déterminer quelques époques, au milieu de cet assemblage incohérent d'événements. Ce moyen est d'autant plus décisif, que les historiens javanais ne se sont pas doutés qu'il fût même question de Java dans l'histoire de la Chine, et que ceux qui ont traduit en français les historiens chinois, non-seulement n'ont pas connu l'histoire de Java, mais n'ont pas su de quel pays les auteurs qu'ils traduisaient voulaient parler. Transcrivons leur récit :

« L'empereur de la Chine (Khublaï-Khan) avait envoyé[1] dans divers royaumes, pour les engager à se mettre sous sa protection et à lui payer tribut. Mongki, un de ses ministres, qu'il avait chargé d'aller dans celui de *Koua-Oua*, y fut très-mal reçu. Le roi de *Koua-Oua*, choqué des propositions de Mongki, le fit marquer au visage d'un fer chaud, comme un voleur public, et le renvoya avec mépris. A son retour, l'empereur, indigné qu'un petit roi barbare eût osé flétrir avec tant d'ignominie un de ses grands, fit équiper une flotte montée par trente mille hommes, pour tirer vengeance de l'insulte, et chargea Ychemichi et Ssepi de la conduire, avec ordre de lui apporter la tête du roi de *Koua-Oua*, ou de le charger de chaînes et de l'amener au pied de son trône expier le crime dont il s'était rendu coupable.

« La flotte partit de *Tsiuen-Tcheou*, fameux port du *Fou-kien*, et fit voile vers le royaume de *Kiao-tchi* (Cochinchine). Lorsqu'elle fut arrivée à *Kioulan* du royaume de *Tchen-Tching* (Tsiampa), elle jeta l'ancre, et les deux généraux firent construire de petites barques sur lesquelles ils passèrent la mer et entrèrent dans le royaume de *Koua-Oua*. Hatchi-Kouta-Nakiala, qui gouvernait alors cet état, venait d'être tué par Had-

[1] *Tong-kien Kang-mou*, Sou-pien, liv. XXIII, fol. 3. (Citation ajoutée par M. Stanislas Julien.)

tchi-Koutang, roi de *Kolang*, avec lequel il était en guerre. Touhan-Pitouyé, son gendre, voulut venger sa mort, mais il fut battu et contraint de se retirer à *Madjapekié*. Dans cette conjoncture, apprenant que les Chinois étaient descendus dans les états de *Koua-Oua*, il envoya un des seigneurs du pays leur offrir la carte et une connaissance détaillée du royaume de *Koua-Oua*. Il y joignit la carte du pays de *Kolang*, en priant les généraux de prendre son parti contre Hatchi-Koutang, ennemi de *Koua-Oua*, et de l'aider de leurs troupes.

« Le général Ssepi, saisissant une si belle occasion de faire la conquête de ces deux royaumes, accepta l'offre de Touhan-Pitouyé, battit le roi de *Kolang* et l'obligea de se retirer sur ses terres. Il divisa ensuite son armée en trois corps; il les fit entrer par trois chemins différents dans le royaume de *Kolang;* ils se rejoignirent près de la capitale où le roi Hatchi-Koutang était avec une armée de cent mille hommes. Dès le lendemain on en vint aux mains, et la bataille dura depuis la pointe du jour jusqu'à midi. Les *Kolangs* battus se réfugièrent dans la ville, où ils furent investis par les Chinois et les *Koua-Oua* réunis. Le roi Hatchi-Koutang demanda à capituler et se soumit.

« Touhan-Pitouyé, qui gouvernait alors le royaume de *Koua-Oua*, dressa un acte de soumission pour l'empereur qu'il remit à Ssepi, ainsi que le sceau royal; il se comporta avec les généraux chinois, qu'il était venu joindre au royaume de *Kolang*, comme si en effet il eût été dépendant de la Chine, et ils soupçonnèrent si peu sa bonne foi, qu'ils le firent escorter à son retour dans la capitale par deux cents hommes. Mais, lorsqu'il se vit sur les limites de *Koua-Oua*, il fit charger ces deux cents hommes, en tua plusieurs, et se mit en état de repousser les Chinois s'ils venaient l'attaquer.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

« Les Chinois, indignés de sa trahison, revinrent en effet sur leurs pas pour l'en faire répentir; mais ils tombèrent dans une embuscade et furent battus. Ssepi, qui commandait l'arrière-garde, fut harcelé dans sa retraite près de trois cents lis jusqu'à la mer, où il s'embarqua et reprit le chemin de la Chine. Il n'arriva à *Tsiuen-Tcheou* qu'après une navigation de soixante-huit jours : il perdit dans cette expédition plus de trois mille de ses plus braves soldats. Il avait fait beaucoup de butin en or, en argent et en pierreries, qu'on estimait à plus de cinq cent mille taels. A son arrivée à la cour, il remit toutes ces richesses aux grands pour être offertes à l'empereur; mais ce prince ne lui pardonna pas d'être revenu sans avoir exécuté ses ordres et d'avoir laissé échapper Touhan-Pitouyé; il le condamna à recevoir soixante et dix coups de bâton et confisqua le tiers de ses biens[1]. »

Tel est le récit de l'historien chinois; je le répète, ni le père Mailla, ni Grosier, ni Deshauterayes, ses éditeurs, ni le savant Deguignes, qui a rapporté les mêmes faits dans son histoire des Huns, aucun d'eux n'a su de quelle contrée il était question dans le récit qui précède; tous ont généralement cru que *Koua-Oua* était Bornéo.

Quant à nous, qui savons d'après les chroniques des Javanais que l'ancien nom de l'île qu'ils habitent se nommait

[1] Mailla, *Histoire de la Chine*, t. IX, p. 451; Deguignes, *Histoire générale des Huns*, t. III, p. 187; *Le Monde maritime*, t. I, p. 236 à 241. Comme c'est sur ce récit de l'histoire de la Chine que j'appuie mon canon chronologique, on comprend combien il était important pour moi de m'assurer que la traduction du P. Mailla était exacte. Je me suis donc adressé pour cet effet à mon savant confrère M. Stanislas Julien, et il a bien voulu me transmettre en réponse la note suivante : « J'ai cherché dans les Annales de la Chine les faits relatifs à Java, et Extraits du P. Mailla, t. IX, année 1159 de l'empereur Chitsou, et je les ai trouvés confirmés par les textes chinois dans la 3e partie du *Thong-kien-kang-mou*, intitulée *Sou-pien*, liv. XXIII, fol. 43 *recto* et *verso*, qui les donne en abrégé. »

PERPUSTAKAAN NASIONAL

Nousa-Koudang, et que ce nom a été changé, lors de l'arrivée d'Adji-Saka, en celui de *Jaoua-Ouout* ou *Jaoua-Jaoua*, dont on fait Java par abréviation, nous reconnaissons facilement le même nom dans celui de *Kou-Oua* ou *Koua-Oua* déguisé par la prononciation chinoise. Le nom de *Kolang* et de *Kalang*, qui se trouve dans les historiens chinois et dans ceux de Java, est identique, car, dans le Malais et dans les dialectes des diverses provinces de Java, la substitution de l'*a* en *o* et de l'*o* en *a* est très-fréquente. Le nom de *Madjapekié* se reconnaît également dans celui de *Madjapahit* et de *Modjopahit*[1]. Il ne peut donc exister aucun doute sur l'identité de *Koua-Oua* avec la partie orientale de *Java*, lors même que M. Morrison, dans l'ouvrage qu'il a publié en 1817, ne nous apprendrait pas que, dans la mappemonde impériale chinoise, le nom de *Koua-Oua* se trouve appliqué actuellement à l'île de *Java*[2].

Il est évident aussi que le récit des historiens javanais, pour ce qui concerne l'expulsion des Chinois, est relatif à la même guerre qui se trouve racontée par les historiens chinois, peut-être avec les déguisements propres à ménager la susceptibilité de la nation la plus vaniteuse qu'il y ait au monde. Le nom du roi qui outragea le général chinois est Kouta dans les historiens chinois, et ce nom ne se trouve qu'une seule fois dans tous les historiens de Java, et ne s'applique qu'au règne du souverain que nous avons retracé d'après eux. Celui qui expulsa définitivement les Chinois de Java est nommé Koutang dans l'histoire de la Chine; les noms de Kouda et de Koutang sont tellement semblables, qu'ils ont pu facilement être pris l'un pour l'autre. On ne peut donc douter, d'après cette coïn-

[1] Crawfurd, *Hist. of the indian archipelago*, t. II, p. 487. M. Crawfurd écrit *Modjopahit*, et M. Raffles *Madjapahit*.

[2] *A view of China for philological purposes*, in-4°; Macao 1817, p. 85.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

cidence dans les faits et dans les noms, que les historiens de Java et ceux de la Chine n'aient voulu raconter les mêmes événements, et que leurs récits ne soient relatifs à la même époque.

Cependant il y a une dissidence si grande relativement aux dates assignées par les historiens des deux nations, qu'elle semble détruire la concordance que nous voulons établir.

D'après les historiens chinois, les événements relatifs à Kouda ou à Koutang ont eu lieu sous l'empereur Chitsou, autrement nommé Houpilaï-Khan ou Koublaï-Khan, l'an 1293 de J. C. et les historiens javanais suivis par M. Raffles placent le règne de Kouda-Lalean à l'an 927 de l'ère javanaise, ou 1002 de J. C.

Comme le récit de cette guerre renferme le seul événement important relatif à l'histoire de Java qui se rencontre dans les annales de la Chine, nous sommes certains que les historiens chinois, qui paraissent ignorer entièrement les révolutions de cette île, n'ont pu confondre les noms, les faits et les dates; nous pouvons donc regarder comme un point démontré qu'un roi javanais nommé Kouta ou Kouda régnait à *Madjapahit* en 1293.

Les récits des historiens javanais, au contraire, portent avec eux des indices de confusion ou d'erreur. La table chronologique de Nata-Kousouma, d'après laquelle on rapporte à l'an 927 de l'ère javanaise (1002 de l'ère chrétienne) le règne de Kouda-Lalean, ne le fait pas roi de *Padjadjaran,* comme il est dit dans le cours de l'histoire extraite par M. Raffles, mais d'un royaume nommé *Koripan,* et il y est nommé Lalean tout court, et non Kouda-Lalean.

Les historiens javanais, ainsi que nous l'avons dit, nous parlent d'un frère de Kouda-Lalean qui, en 1084 (1159 de

PERPUSTAKAAN NASIONAL

J. C.), s'embarqua pour l'île Célèbes, et y fonda un nouveau royaume. C'est la même année, disent les historiens, que Kouda-Lalean fonda aussi la ville de *Padjadjaran*. Mais pour que Kouda-Lalean, dont l'avénement au trône est placé à l'an 927, eût eu un frère vivant en l'an 1084, et qu'il eût fondé cette même année la ville de *Padjadjaran*, il eût fallu qu'il vécût cent cinquante-sept ans, ce qu'on ne peut supposer : il y a donc ici quelque confusion.

En effet, cette époque de 1084 (1159 de J. C.) est précisément, à une année près, celle que les chroniques des Malais, extraites par M. Marsden [1], assignent à l'émigration des Malais de l'île de Sumatra, dans la presqu'île de Malakka. Cette époque de 1084 est justement celle que la table chronologique d'Adji-Djaya-Baya assigne à la fondation du royaume de *Djangala*, qui a précédé l'état de *Mendang-Kamoulan*, selon la même table. Les historiens javanais ont donc confondu en une seule ces deux époques, et mêlé ensemble les récits de deux chroniques différentes.

Ce n'est pas tout : dans la table chronologique de Kiaï-Adipati, nous trouvons un souverain nommé Lalean ou Pandji Maisa Tandraman, qui régnait en l'an 1000; ce souverain, comme on voit, réunit deux des noms de celui dont nous avons raconté le règne précédemment, et qu'on dit avoir été appelé Maisa Lalean, et, en dernier lieu, Maisa Tandraman; ce souverain n'a pu régner en 927 à *Koripan* et fonder *Padjadjaran* en l'an 1000, car il eût bâti une nouvelle capitale à l'âge de cent ans au moins. Mais remarquons que cette époque de l'an 1000 est précisément celle que la table chronologique d'Adji-Djaya-Baya assigne à la fondation de *Mendang-Kamoulan*:

[1] Marsden's, *Sumatra*, pag. 327. Marsden dit 1160; mais il y a plus d'une année d'incertitude dans l'ère javanaise.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

et, comme les historiens javanais, ainsi que nous l'avons déjà dit, font aussi honneur de cette fondation à Kouda-Lalean, il reste donc démontré que ces historiens ont encore ici confondu en une seule deux époques distantes de près d'un siècle, et mêlé ensemble les récits de deux chroniques différentes.

Nous avons vu que Kouda-Lalean avait un ministre nommé Baka, dont l'histoire se mêle à celle des habitants de *Brambanan*, et dont la fille, mariée à un homme qui avait été changé en chien, donna naissance à la race des *Kalangs*, et que ce même homme, pour obtenir la fille de Baka en mariage, devait transporter les temples de *Mendang-Kamoulan* de l'ancienne ville dans la nouvelle ville. La même table chronologique d'Adji-Djaya-Baya nous donne un souverain nommé Baka, fondateur de *Brambanan*, qui régnait en 900: il est donc évident que les historiens javanais ont encore confondu en une seule deux époques distantes d'un siècle, celle de la fondation de *Brambanan* et celle de *Mendang-Kamoulan*; qu'ils ont mêlé les récits des chroniques qui font régner un Lalean, en 927, à *Koripan*, avec celles qui racontent le règne fabuleux de Baka en l'an 900, et, de plus, réuni à une seule époque les événements de l'an 900 et de l'an 1000.

Nous trouvons encore dans la table chronologique d'Adji-Djaya-Baya un Lalean fondateur de *Padjadjaran* en 1200 de l'ère javanaise, et quoique cette table ne nous dise pas qu'il joignît à son nom celui de Kouda ou de Koutang, il nous paraît certain que c'est celui-là même dont il est question dans les annales chinoises, en 1293 de J. C. ou 1218 de l'ère javanaise, puisque le nom concorde avec les époques.

Il est dans l'histoire javanaise une époque célèbre, c'est celle de la fondation de la fameuse ville de *Madjapahit*. Suivant la table chronologique suivie par M. Raffles, d'après

PERPUSTAKAAN NASIONAL

Kiaï-Adipati, cette fondation doit être rapportée à l'année 1221 de l'ère javanaise ou 1296 de J. C. d'après notre manière de compter, dont l'exactitude sera ci-après démontrée; et comme il y a quelquefois dans les calculs de l'ère javanaise une incertitude de trois à quatre ans, à cause de la manière de compter avant et après l'introduction du mahométisme, il en résulte que cette époque se rapporte exactement avec celle de l'invasion des Chinois à *Koua-Oua* ou Java, dont le roi, selon les historiens chinois, fut obligé de se réfugier à *Madjapahit* en 1293.

On doit se rappeler que, dans l'histoire de Kouda-Lalean, que nous avons donnée plus haut d'après les historiens javanais, il est dit que ce roi, lorsqu'il se retira à *Padjadjaran*, prit le nom de Brovidjaya; or, la table chronologique d'Adji-Djaya nous donne une liste de cinq souverains qui tous portent le nom de Brovidjaya. Mais le commencement de cette dynastie, ou le règne de Brovidjaya premier, est rapporté dans cette table à l'an 1301 (1376 de J. C.), tandis que cette même table, ainsi que nous venons de le dire, place la fondation de *Padjadjaran* par Lalean à l'an 1200 (1275 de J. C.): voilà encore deux époques, séparées par un intervalle d'un siècle, confondues en une seule par les historiens javanais.

Ainsi donc, et ceci est très-remarquable, depuis l'an 900 jusqu'à l'an 1300 de l'ère javanaise, toutes les époques séculaires se trouvent confondues les unes avec les autres, et le récit d'un interrègne renferme la narration d'événements qui se sont passés pendant quatre cents ans, et qui sont séparés par des intervalles d'un ou de plusieurs siècles.

On voit encore comment s'est opérée cette confusion. Les divers systèmes chronologiques des javanais, ou les chroniques originales, diffèrent par des intervalles d'un ou de plusieurs

PERPUSTAKAAN NASIONAL

siècles sur l'époque des mêmes événements; les historiens compilateurs ont lié ensemble les événements qui, dans ces différentes chroniques, sont attachés aux mêmes dates. C'est ainsi qu'ils ont noté l'histoire des différents états de *Brambanan*, de *Mendang-Kamoulan*, de *Padjadjaran* et de *Madjapahit*. La fondation et les époques historiques de ces différents états se trouvant placées dans ces systèmes chronologiques à des époques différentes, ou les différentes époques s'y trouvant mentionnées sous des dates semblables, les historiens javanais ont rapporté aux mêmes siècles les faits relatifs aux mêmes royaumes, ou réuni aux mêmes époques les événements qui concernaient différents royaumes et différents règnes, se servant ainsi, alternativement et sans s'en douter, des dates pour mêler ensemble les faits, et des faits pour embrouiller les dates. Peut-être aussi toutes ces erreurs n'appartiennent-elles pas aux auteurs javanais qui, sans doute, ont parmi eux des hommes trop savants pour ne pas s'apercevoir de tout ce désordre. Peut-être même ce désordre est-il l'ouvrage d'un seul compilateur européen, qui a rassemblé en un corps ces différentes chroniques : mais comme nous ne pouvons consulter les originaux, et que nous ne connaissons l'histoire des Javanais que depuis l'ouvrage qu'a fait traduire ou compiler M. Raffles, jusqu'ici le seul, c'est sur lui que doit s'exercer notre critique.

Cependant si les trois auteurs javanais dont on nous a exposé les systèmes chronologiques diffèrent par les dates relativement aux fondations des divers royaumes, ils s'accordent, sinon sur l'antiquité absolue, au moins sur l'antiquité relative de ces différents royaumes, et comme les différences qu'ils présentent entre eux, quoique très-grandes, sont pourtant régulières, c'est-à-dire qu'elles sont séculaires et rentrent en quelque

PERPUSTAKAAN NASIONAL

sorte les unes dans les autres, on doit présumer qu'un de ces trois systèmes est exact, et que les autres n'en diffèrent pas au fond, mais que leurs auteurs sont partis d'une ère différente.

La difficulté est donc de découvrir quel est celui des trois systèmes chronologiques qui se trouve exact d'après l'ère javanaise qui a été suivie par les rédacteurs de l'histoire de Java.

Ce problème serait résolu si nous pouvions déterminer l'époque précise de la fondation de *Madjapahit*, qui est l'événement le plus récent dont la date se trouve fixée dans ces différents systèmes chronologiques.

M. Raffles, se conformant toujours à la chronologie de Kiaï-Adipati, place cette fondation à l'an 1221 (1296 de J. C.); mais, ainsi que nous l'avons vu, cette date ne peut être exacte puisque l'histoire de la Chine nous prouve que *Madjapahit* existait déjà en 1293, et que le roi vaincu de *Koua-Oua* ou Java s'y retira. A plus forte raison cette ville existait-elle en 1301 (1376 de J. C.), qui serait la date de sa fondation et le commencement de la dynastie des Brovidjaya, selon la table chronologique d'Adji-Djaya. Il ne nous reste donc plus d'autre monument authentique que la table chronologique de Nata-Kousouma, qui place la fondation de *Madjapahit* en l'an 1158 de l'ère javanaise (1233 de J. C.), et cette date n'est nullement en contradiction avec l'histoire de la Chine, puisqu'elle est antérieure de soixante ans à l'événement qui s'y trouve rapporté. Mais ce rapprochement ne suffit pas pour en prouver l'exactitude, il faudrait, pour cela, établir un synchronisme entre l'histoire de Java et celle de quelque état voisin qui eût un rapport quelconque avec la fondation de *Madjapahit*.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

Je trouve, dans l'histoire de Java, que le troisième souverain de *Madjapahit* triompha du roi de Singapoure dans la presqu'île de Malakka, restreignit ses pirateries, et l'assujettit à un tribut. Le quatrième souverain de *Madjapahit* commença la conquête du royaume d'*Indragiri*, dans l'île de Sumatra; mais cette conquête ne fut terminée que dans le règne suivant, ou sous le cinquième souverain de *Madjapahit*, dont les historiens javanais placent l'avénement au trône en 1247 de l'ère javanaise (1322 de J. C.). Cette époque est importante, parce qu'elle concorde avec l'histoire des Malais, traduite par M. Marsden, qui nous apprend que Sri-Iscander Kah-Kan, fut le dernier souverain de Singapoure, et qu'attaqué par le souverain de *Madjapahit*, en 1252 (1327), il fut obligé de se retirer plus au nord; qu'ensuite il se transporta à l'ouest de la Péninsule, et y fonda la ville de Malakka[1]. Ainsi donc l'exactitude de la date du règne du cinquième souverain de *Madjapahit*, dans les historiens javanais, est démontrée.

En calculant la durée moyenne des règnes des souverains mahométans, M. Raffles a trouvé qu'elle était de dix-huit à dix-neuf ans, l'un portant l'autre, ou plutôt c'est le calcul qui résulte de la table chronologique de ces souverains qu'il nous a donnée. Si nous supposons la même proportion pour les cinq souverains de *Madjapahit*, et aussi que la conquête du royaume d'*Indragiri* a été faite vers la fin du règne du cinquième souverain, nous retrancherons alors 90 ans de 1247, date de la conquête du royaume d'*Indragiri*, et nous serons reportés à l'année 1157 (1232 de J. C.) pour le commencement du règne du premier des souverains de *Madjapahit*, ce qui est, à une année près, précisément l'époque qu'assigne à sa

[1] Marsden, *History of Sumatra*, p. 327, 3e édit. in-4°, 1811.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

fondation la chronologie établie par Nata-Kousouma, qui donne 1158.

D'après l'exactitude de cette époque principale, j'ai lieu d'avoir une égale confiance dans celles qui sont déterminées par le même auteur.

Voici comme s'exprime M. Raffles, à l'égard de ce savant Javanais : « Nata-Kousouma, le *panambahan* (régent) actuel de *Soumenap*, est non-seulement un homme distingué parmi les Javanais par son vaste savoir, mais un homme qui, par les facultés supérieures de son esprit, inspirerait un profond respect[1] chez les peuples les plus civilisés de l'Europe. »

Je remarque que sa Table chronologique est aussi la seule qui forme un ensemble complet; elle commence avec l'ère javanaise, et celle qui a été donnée par Adji-Djaya ne commence que trois siècles après; celle de Kiaï-Adipati aux premières années du sixième siècle de notre ère.

Enfin je remarque encore que Nata-Kousouma a fait son travail d'après d'anciens manuscrits recueillis dans l'île de Bali et dans la partie orientale de Java; or on sait que c'est dans l'île de Bali que la langue *kaoui*, la langue savante des Javanais, la langue de leurs anciennes chroniques, s'est conservée avec le plus de pureté. C'est aussi dans cette île, conquise et peuplée très-anciennement par les Javanais, qu'on retrouve avec le moins d'altération la religion ancienne, les lois et les usages des anciens Javanais. On y compte tout au plus deux cents mahométans. La masse du peuple est restée fidèle à ses croyances et à ses institutions, qui furent autrefois celles de toutes les îles civilisées de l'archipel Malaye.

D'après toutes ces considérations, nous croyons pouvoir conclure que toute la chronologie adoptée dans l'histoire de

[1] Raffles, *Java*, t. II, p. 73, « Would command a high degree of respect », et p. 80.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

Java, antérieurement à l'introduction du mahométisme, est fausse, et nous rétablissons, d'après Nata-Kousouma, les principales époques de l'histoire de Java de la manière suivante :

Erejavanaise d'Adji-Saka, en l'an 1 (75 de J. C.), fondation de l'état de Giling Wesi.
310 (385 ——), ——— de celui d'Astina.
588 (663 ——), ——— de Malaoua-Pati.
658 (733 ——), ——— de Mendang-Kamoulan.
818 (893 ——), ——— de Djang'gala.
927 (1002 ——), ——— de Koripan.
1084 (1159 ——), ——— de Padjadjaran.
1158 (1233 ——), ——— de Madjapahit.
1221 (1296 ——), invasion et expulsion des Chinois, règne de Kerta ou de Koutang.

Ces difficultés étant éclaircies, il sera plus facile de suivre ce que nous aurons à dire dans nos autres mémoires sur la suite des relations des Chinois et des Javanais à différentes époques, et nous comprendrons mieux ce que les auteurs chinois nous disent de l'île de Java, qu'ils ont désignée dans leurs écrits sous les noms de *Koua-oua*, de *Tche-po*, de *Ye-pho-te*, de *Pou-kia-loung*, de *Hiasiang*, de *Tchao-ya*, et de *Kiao-Lieou-Pa* [1].

Il sera aussi possible de soumettre à une critique raisonnée les faits merveilleux rapportés dans les chroniques javanaises, et d'assigner une date exacte à ceux qui sont véritablement historiques.

[1] Amiot, *Mémoires concernant les Chinois*, t. XIV, p. 101. — Landresse, dans les notes du *Foé koué ki*, ou *Relation des royaumes bouddhiques*, p. 365.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

ADDITION FAITE À CE MÉMOIRE EN 1841.

Plusieurs écrits récents, dans lesquels l'ère javanaise de *Adji-Saka* est fixée à l'an 75 de J. C. ainsi qu'il l'est dans le mémoire qu'on vient de lire, nous obligent à remarquer que ce point de chronologie a été fixé par nous, il y a plus de vingt ans, dans notre ouvrage intitulé *Le Monde maritime,* dont la première édition a paru en 1818, et la seconde, l'année suivante [1]. Il n'en est fait mention dans aucun ouvrage antérieur à celui-là. M. Crawfurd, dans son Histoire de l'archipel indien [2], donne une date un peu différente, mais qui est au fond semblable, vu l'incertitude de trois ou quatre ans qui existe dans la manière de compter avant ou après l'introduction du mahométisme, que nous avons signalée ci-dessus [3]. M. Crawfurd n'a point connu notre ouvrage, quoique la publication du sien soit postérieure de deux ans à la première édition du nôtre.

Fa-hian, le prêtre de Bouddha, dont l'intéressant voyage a été traduit et commenté par M. Abel-Rémusat, et publié avec de savantes notes par M. Landresse, est le premier auteur chinois qui fasse mention de Java, sous le nom de royaume de *Ye-pho-it* (Yawa-dwipa). Fa-hian aborda dans cette île l'an 413 ou 414 de J. C. et par conséquent l'an 338 ou 339 de l'ère javanaise, selon notre canon chronologique. Fa-hian trouva cette île peuplée d'hérétiques et de brahmanes, ce qui, dans son langage, signifie des Indous qui n'étaient point de la religion de Bouddha; aussi il ajoute qu'il n'y est pas ques-

[1] *Le Monde maritime,* 1818, in-18, t. II, p. 152; *Ibid.* 2e édit. 1819, in-8°, t. I, p. 224.

[2] Crawfurd, *History of the Indian archipelago,* 1820, 3 vol. in-8°.

[3] Voyez ci-dessus, p. 15.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

tion de la loi de Foë (Bouddha). Cependant M. Landresse cite des autorités qui sembleraient prouver que le culte de Bouddha avait pénétré à Java de l'an 24 à l'an 57 de J. C.; mais, d'après l'aveu même de M. Landresse, ces autorités sont très-incertaines [1]. Selon notre chronologie et celle de Nata-Kousouma, *Astina*, située près de *Bakalongan* moderne, était la capitale de Java, et donnait son nom au principal état, lorsque Fa-hian voyageait dans ce pays.

Après avoir éclairci l'histoire de Java par celle de la Chine, examinons si nous ne pourrions pas tirer quelques lumières, pour le même objet, des écrivains d'Occident. Selon les calculs de M. Baldelli [2], qui nous ont paru très-probables, ce fut en 1291 de notre ère que Marco-Polo navigua dans les mers de l'archipel d'Orient, c'est-à-dire en 1216 de l'ère javanaise, et cinq après l'invasion opérée par ordre de Koublaï-Khan, qui nous a servi à établir notre synchronisme. Aussi voyons-nous que la relation du voyageur vénitien concorde parfaitement avec cette date. Il parle de Java comme d'une grande île enrichie par le commerce avec la Chine (*Manji*), mais que le grand Khan (*Koublaï-Khan*) n'a pas encore soumise à sa domination, à cause, dit-il, des difficultés et des dangers de la navigation. Il attribue à cette île (non d'après sa propre observation, car il n'aborda point à Java, mais d'après le récit des navigateurs), toutes les productions des îles soumises à l'empire de

[1] Raffles, *the History of Java*, t. II, p. 81; — *Le Monde maritime*, t. I, p. 227 et 230 édit. in-8, 1819, ou t. II, p. 156, 159 et 160 de l'édit. de 1818, in-18. — C. H. Sykes, *Notes on the religion, Moral and political state of ancient India*, *Journal of the royal asiatical society of great Britain and Ireland*, n° XII, mai 1841, p. 320. — *Foé koué ki*, ou *Relation des royaumes boud-dhiques*, traduit du Chinois, et commenté par Abel-Rémusat, ouvrage posthume, revu et commenté par MM. Klaproth et Landresse, ch. XL, p. 360 et 364.

[2] *Le Monde maritime*, t. I, p. 253 à 263 de l'édit. in-8°, t. I, p. 255 de l'édit. in-18; Baldelli, *il Milione di Marco Polo, Vita di Marco Polo*, p. XXVIII.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

Madjapahit à cette époque; toutes celles dont le commerce s'y trouvait centralisé. On peut citer particulièrement la noix muscade, le clou de girofle et les épices, qui y étaient apportés des Moluques[1]. Les grandes dimensions qu'il donne à Java prouvent aussi évidemment qu'il a confondu l'étendue de l'empire dont elle était le siége avec celle de l'île.

Un autre voyageur, plus intéressant par l'abondance des détails, et dont l'ouvrage n'a malheureusement été traduit que par extraits, jette une vive clarté sur Java et sur tout l'archipel malaye, environ un demi-siècle après le voyageur vénitien. Je veux parler de Abou-Abdalla-Ibn-Batouta. Il a commencé ses voyages en 1325 de notre ère[2], et les a

[1] Marco-Polo, III, 7, t. II, p. 51; de Ramusio, edit. 1583, t. II, p. 51. § 138; dans Baldelli, *il Milione*, 1827, in-fol. t. I, p. 157, *Testo della crusca; id.* III, 7, t. II, p. 376; Marsden, *the Travels of Marco Polo*, 1818, in-4, III, 7, p. 590. Je vois, en parcourant les longues et savantes notes de Marsden et de Baldelli, que tous deux rapprochent quelques passages de Raffles des Chroniques javanaises traduites par M. Crawfurd, et de ce qu'Amiot a dit de l'histoire de Chine; mais ni l'un ni l'autre n'en tire de résultat pour la chronologie et l'histoire de Java. L'ouvrage de Marsden s'imprimait en même temps que le mien sur le MONDE MARITIME; celui de Baldelli lui est très-postérieur, et quoique M. Baldelli ait cité plusieurs fois d'autres ouvrages de nous, il n'a pas connu celui-là. — *Voyage de Marc-Pol*, chap. CLXIII, t. I, p. 189 des Mémoires de la société de géographie, édition en ancien français, d'après un ms. de la Bibliothèque du roi. On sait aujourd'hui que c'est en ancien français que Marco-Polo a écrit ou dicté sa relation. — *Peregrinatio Marci Pauli*, III, 8; *De insula Java majori*, t. I, p. 441 des Mémoires de la société de géographie. Cette nouvelle édition latine est faite d'après un ms. de la Bibliothèque du roi. Conférez encore p. 534 et 535 du même recueil, contenant les variantes de onze manuscrits de la Bibliothèque du roi, qui prouvent qu'il n'y a aucune variante importante sur ce chapitre, dans les mss. de Marco-Polo, relativement aux noms. — Dans Muller, *Marci Pauli Venetii, de Regionibus orientalibus*, III, x, p. 134, le chapitre est incomplet et abrégé: il en est de même de la traduction française intitulée: *Description géographique des provinces et villes les plus fameuses de l'Inde orientale*, etc. par Marc Paule, traduite en français; 1556, in-4°, III, x, p. 98 *verso*.

[2] *Travels of Ibn Batuta, translated from the abridged copies* by reverend Samuel Lee, 1829, in-4°, pag. 3. — *Viagens do celebre arabe Abu-Abdalla mais conhecido pelo nome de Ben-Batuta traduzidas por* Jose de Santo Antonio Moura; Liboa, 1840, in-4°, t. I, p. 1. — Kosegarten, *De Mohammede Ebn*

terminés l'an 1353 [1]. Il a deux fois visité Sumatra, en allant en Chine et lorsqu'il en revint. Il en repartit, à son retour, au commencement de l'an 1347 [2], mais il ne visita pas cette fois Java, qu'il nomme *Mul-Java* (car, comme dans Marco-Polo, Sumatra porte aussi dans sa relation le nom de Java, chacune des deux Java se trouvant distinguée par une épithète). Il vint à Java seulement lors de son premier passage dans ces mers et en allant en Chine. Ainsi, défalquant le séjour qu'il a fait dans cette dernière contrée et le temps employé à naviguer, on peut présumer, sans craindre de se tromper beaucoup, qu'il aborda à Java au commencement de l'année 1346, ou 747 de l'hégire, ou 1271 de l'ère javanaise.

Les détails que donne Ibn-Batouta sur Sumatra et sur Java sont pleins d'intérêt, et pourraient donner lieu à bien des remarques importantes pour l'histoire et la géographie; mais elles nous éloigneraient de l'objet de nos recherches. Pour nous y renfermer, il suffira de remarquer que l'île de Sumatra était, à cette époque, soumise à un monarque mahométan et habitée en grande partie par des Mahométans; que Java, quoique le centre d'un grand commerce, n'était peuplé, selon le voyageur, que d'infidèles ou d'idolâtres, qui offraient en sacrifice à leurs divinités des victimes humaines et des éléphants [3]. Du reste, de même que Marco-Polo, Ibn-Batouta donne comme des productions de l'île de Java le clou de girofle, la noix muscade et les autres denrées que le commerce y faisait abonder.

Après être sorti de Java, Ibn-Batouta dit qu'il voyagea trente-

Batuta, arabe tingitano, ejusque itineribus; Ienæ, in-4°, p. 11.

[1] Samuel Lee, *Travels of Ibn-Batuta*, p. 342.

[2] Samuel Lee, *Travels of Ibn-Batuta*, p. 224.

[3] *Ibid.* p. 203.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

quatre jours dans une mer calme ou tranquille (ainsi le nom de mer Pacifique donné au grand Océan nous vient des Arabes). Il arriva dans le pays nommé *Tawalisi*, d'après le nom du monarque qui le régit. Le traducteur anglais de cet abrégé du voyageur arabe, M. Samuel Lee, dit qu'il ne sait que faire de ce nom de *Tawalisi*, ajoutant que, comme c'était le nom du monarque, il aura sans doute péri avec lui [1]. En jetant les yeux sur une carte de l'archipel malaye, on verra que ce nom subsiste encore dans celui de l'île nommée *Tawal*, qui est près de *Batchian*, dans le groupe de *Gilolo*. Ainsi c'est dans le groupe des Moluques, et non dans celui des Célèbes, qu'il faut placer le royaume de *Tawalisi*, alors assez puissant et en guerre avec les Chinois, peuplé d'idolâtres ressemblant aux Turcs, dit le voyageur, mais ayant le teint un peu cuivré, c'est-à-dire que c'étaient des Indous et non des peuples de race malaye ou de race chinoise ou tartare. Le principal port des *Tawalisi* était près d'une ville nommée *Kaïluka*.

Ainsi, dès cette époque, l'empire de *Madjapahit* ne paraît plus s'être étendu à l'est jusqu'aux Moluques. Les chroniques javanaises placent en 1400 de l'ère de *Salivahana*, et en 883 de l'hégire, la destruction de *Madjapahit* ou *Modjopahit*, ainsi que l'établissement du mahométisme à Java, et le transport de la capitale du nouveau royaume à *Demak*. C'est au moyen de ce synchronisme qui lui était donné par les chroniques, que M. Crawfurd a placé cet événement en 1478 de l'ère chrétienne. Il considère cette date comme la plus ancienne que l'on puisse tirer de ces chroniques. Rebuté par les différences énormes que présentent toutes les dates qu'elles ont données antérieurement [2], il a pensé qu'il était inutile de s'en occuper;

[1] Samuel Lee, *the Travels of Ibn-Batuta*, p. 205.

[2] Crawfurd, *History of the Indian archipelago*, 1820, in-8°, t. II, p. 299, 301, 302, 487.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

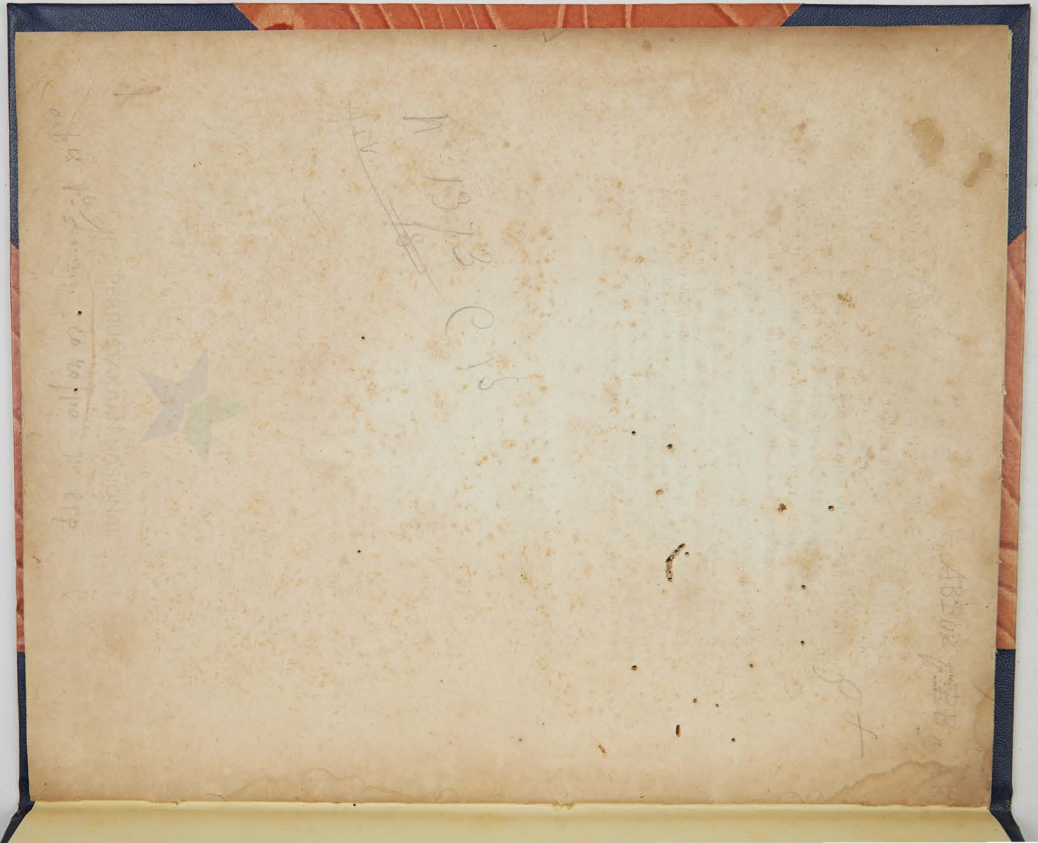
et il a jugé qu'il était impossible de les soumettre à la critique, ainsi que nous avons cru pouvoir le faire. Avant que son ouvrage fût publié, nous avions remarqué que *Salivahana* était, dans les annales de l'Indoustan, le troisième des principaux *Sakas*; que l'ère qui porte son nom avait été placée en l'an 78 de J. C.[1], et que cette ère était évidemment la même

[1] *Le Monde maritime*, 1re édit. 1818, in-18, t. II, p. 155, et 2e édit. 1819, in-8°, t. I, p. 225. — Conférez aussi Kaempfer, *Hist. nat. et civile du Japon*, t. I, p. 31 et 208. Il dit que *Sacka* ou *Siaka*, en japonais, signifie idole, et que cette idole est la même que celle de *Bouddha*. *Shâkya-Mouni*, selon M. Rémusat, est le *Bouddha* de l'âge actuel, le type d'après lequel des personnages imaginaires ont été créés. (*Foë-Kouë-ki*, ou *Relations des royaumes Bouddhiques*, p. XXIX.) — Crawfurd (*Indian archipelago*, t. II, pag. 229) dit aussi que *Salivahana* est le même que *Saka*; mais *Saka* signifie ère, époque, et *Shâkya* est *Bouddha*; ces deux mots paraissent différents. — L'année que Fa-hian visita Ceylan est, selon l'ère de cette île, la 1497e depuis la mort de *Sakya-Mouni*, qui, selon M. Sykes, ne peut être considéré comme le fondateur du Bouddhisme, puisqu'il n'est que le quatrième *Bouddha* (Syke's, *notes*, pag. 261). — M. Turnour nomme vingt-quatre *Bouddhas* qui ont précédé *Sakya-Bouddha* (Syke's, *notes*, p. 452). — Dans un mémoire très-étendu intitulé *Notes sur la religion, la morale et la politique de l'Inde ancienne*, M. le colonel Sykes a voulu établir que c'est en vain qu'on cherche dans les Védas et les Pouranas, et dans les anciens livres écrits en langue sanscrite, quelques éléments historiques sur l'Inde, antérieurs au VIIe siècle; on n'en a point trouvé et on n'en trouvera jamais, par la raison que le brahmanisme est comparativement moderne. Les Brahmanes, race étrangère à l'Inde, s'établirent d'abord à l'est du Pendjab, et se sont étendus dans toute l'Inde à une époque où le bouddhisme y dominait et avait pénétré en Chine et en Tartarie. C'est donc dans les écrits relatifs à l'histoire de Bouddha, dans ceux des Chinois, et autres peuples étrangers aux Brahmanes, à leur langue et à leurs livres, qu'il faut chercher la solution des questions tant agitées sur l'Inde ancienne. Vouloir les trouver dans les Védas et les Pouranas, c'est vouloir établir l'histoire de l'Europe sur les légendes des saints au moyen âge, ou celle de l'Asie occidentale sur les contes arabes. Un savant, qui joint à une profonde connaissance des langues anciennes de l'Inde beaucoup de prudence et de sagacité dans la critique, prétend au contraire, que, des travaux entrepris et des découvertes faites dans ces derniers temps (les mêmes que ceux sur lesquels s'appuie le colonel Syke), il résulte que les monuments anciens de la littérature de l'Inde sont antérieurs, pour la plus grande partie, à la révolution opérée par le bouddhisme dans l'Inde, six siècles au moins avant notre ère (conférez le *Bhâgavata Purâna*, traduit et publié par M. Eugène Burnouf, pag. CIV-CXI de la préface). Sans rien préjuger sur ces grands débats, ni vouloir en induire rien de contraire ou

que celle d'*Adji-Saka*. D'où il résulte que la date rapportée à l'an 1478 de J. C. dans la table chronologique de M. Crawfurd, répond à l'an 1475 de la nôtre. Cette légère différence de trois années, entre deux dates déduites par des moyens si différents, et qui n'est due, je le répète, qu'à la manière de compter les années avant ou après l'introduction du mahométisme, nous semble en quelque sorte la confirmation des résultats chronologiques présentés dans ce mémoire.

de favorable à l'une ou l'autre opinion, le sujet que nous avons traité nous oblige de dire que les recherches de M. Crawfurd sur Java, et les monuments de cette île, démontrent que le bouddhisme y prévalait aussi bien qu'à Bâli, avant que le culte de Siva fût introduit il y a trois ou quatre siècles dans ces deux îles. (Conférez Crawfurd's, *History of the Indian archipelago*, t. II, p. 229-258.) Mais cependant selon Fa-hian au ve siècle c'était l'idolatrie et le brahmanisme qui dominaient à Java, et il n'y était pas encore question de la loi de Foë ou de Boudha.

PERPUSTAKAAN NASIONAL



PERPUSTAKAAN NASIONAL

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

SUHARYADI
TGL 5/4 99

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

APCARD 10

